

Ingrid von Wantoch Rekowski : créatrice d'objets scéniques non identifiés

Dans : Alternatives théâtrales, 2^{ème} trimestre 2010

S'il est bien une artiste que le festival des Brigittines accompagne depuis ses débuts, c'est Ingrid von Wantoch Rekowski. Cette créatrice franco-allemande au patronyme intrigant, installée à Bruxelles depuis ses études de mise en scène à l'INSAS, développe depuis plus de quinze ans un travail théâtral inclassable : polymorphe et polyphonique, éloigné de la dramaturgie du texte et de la narration, s'aventurant du côté de l'opéra, de la performance ou de la vidéo, il cherche à révéler une « autre scène » à l'œuvre derrière les apparences humaines, entre les lignes d'une partition, sous la surface d'une image, au cœur des mythes et des récits. À partir de ces référents qui constituent autant une source imaginaire qu'un défi scénique – parce qu'ils relèvent a priori de l'irreprésentable, ou parce qu'il s'agit de chefs-d'œuvre a priori intouchables –, ses spectacles jouent de la transposition, du déplacement, de la métamorphose pour créer, sur base d'improvisations, un théâtre à la fois physique et vocal, visuel et musical, raffiné et grotesque, élaboré dans son esthétique et ses significations mais économe dans ses moyens scéniques, et d'une attention passionnée autant qu'exigeante à l'égard de l'acteur, puisque tout repose essentiellement sur les interprètes, chœur de solistes travaillés au corps par des pulsions dépouillées de toute convention psychologique.

Sa formation pluriartistique et son intérêt pour le travail de Meyerhold mènent Ingrid à une première création en 1994, au Théâtre de la Balsamine : *In the Woods one evening* mêle théâtre et musique de manière inédite avec un trio déjanté d'acteurs de choc, en l'occurrence Alexandre von Sivers, Annette Sachs et Dominique Grosjean. La compagnie Lucilia Caesar est fondée la même année, cellule-laboratoire constituée d'un noyau d'interprètes et de collaborateurs fidèles avec lesquels la jeune créatrice développera ses recherches futures.

A-Ronne II, créé en 1996 au **festival des Brigittines**, confirme son talent singulier, et lui vaut une reconnaissance à la fois publique et critique, saluée par le Prix du Théâtre. Cherchant à mettre en représentation *A-Ronne*, partition radiophonique à cinq voix du compositeur Luciano Berio, Ingrid compose un étrange tableau vivant de cinq personnages, sanglés dans des costumes inspirés de la renaissance italienne (en écho à la référence madrigalesque de la musique) ; ce tableau d'époque se décompose au rythme des cris, gloussements, soupirs, fragments parlés et chantés de la partition vocale, suscitant la fascination, le rire et l'émoi chez les spectateurs. Le « théâtre pour les oreilles » de Berio est devenu « musique pour les yeux ».

L'opéra, genre pluridisciplinaire par excellence, sollicite la metteuse en scène pour diverses commandes tandis qu'elle poursuit ses propres projets au sein de Lucilia Caesar. En 2001, le **festival des Brigittines** est à nouveau partenaire d'une création de théâtre musical aux apparences iconoclastes : rien moins que la *Messe en si mineur* de Bach, librement interprétée par dix acteurs. Dans *In H-Moll*, le chef-d'œuvre de Bach s'incarne dans des voix a capella et inexpertes qui se répartissent des bribes de la partition, tentent d'atteindre au sacré par le sublime de la musique mais butent sur les limites de la matière et des corps. Contraints de demeurer alignés côte à côte durant tout le temps de la représentation, les acteurs persistent néanmoins à chanter : on murmure, on s'égosille, on trafique les notes, on délire, on drague, on s'endort, on se dispute, on touche à la grâce parfois, on souffre de ne pas y arriver, on sait qu'on n'y arrivera pas... Dérisoire par son imperfection, cette recomposition musicale devient mémorable par la polyphonie esthétique qu'elle engendre et par l'humanité qu'elle montre, maladroite, fragile, monstrueuse et touchante. Et l'essence de la *Messe en si* en ressort sublimée.

Entre les tournées de *A-Ronne II* et *In H-moll*, Ingrid entame ensuite le vaste projet « Métamorphoses », inspiré de multiples figures de la peinture qu'elle propose aux acteurs de se réapproprier dans une fidélité plastique à l'original, pour ensuite les faire vivre et les transformer. *Métamorphoses nocturnes*, créées au Beursschouwburg en 2002, présentent, en live ou en vidéo, une galerie de portraits célèbres qui s'animent dans leur cadre ; *Les Métamorphoses d'Avila*, créées à nouveau au **festival des Brigittines** en 2003, exploitent les murs et les niches de la chapelle baroque pour y présenter neuf figures de saints, avec leurs emblèmes et attributs, que le public découvre

comme au musée ou à l'église, dans une proximité à la fois vivante et distante. En 2004, le film *Rubens-Metamorphose* s'attache, lui, aux figures mais aussi à la structure et à la dynamique des peintures de Rubens, que les acteurs mettent en mouvement dans un long plan séquence subtilement ironique.

Marguerite, l'âne et le diable, créé en 2005 au Beursschouwburg, poursuit cette exploration picturale en proposant une traversée de l'histoire de la peinture à travers cinq tableaux vivants – médiéval, classique, baroque, romantique et expressionniste – inscrits dans un même grand cadre doré. Seuls le jeu physique et sonore des performeurs vêtus de noir, les lumières et quelques accessoires assurent la transformation des tableaux. Ingrid radicalise ici ses principes scéniques pour atteindre à l'épure de la métamorphose.

Suit alors, en 2006, *Le Tango des Centaures* au Théâtre National, qui retourne à la source textuelle de toute métamorphose – le chef-d'œuvre antique d'Ovide –, et à ses prolongements dans l'opéra baroque, pour confronter l'humain à ses hybridités animales ou divines, aux passions furieuses ou amoureuses qui découlent de son trouble existentiel. La créatrice sollicite la participation de Pascal Quignard à l'écriture, celle de Kris Defoort à la composition musicale, et sur le grand plateau vide du National, elle lâche huit comédiens-centaures qui font feu de tous les codes de jeu pour exprimer ce qui les brûle : les gestes et chants baroques se muent en déhanchements technos, on tente de traduire en mots les meuglements d'une femme devenue vache, les corps s'accouplent en monstres aberrants, on résiste au chaos avant de s'y abandonner ... Ce *Tango* mythologico-baroque renvoie au monde contemporain un reflet déformé et loufoque de ses excès, de ses égarements.

Après avoir joué en tous sens des ordres et désordres de la métamorphose, la créatrice se lance un nouveau défi et ouvre en 2008 un champ d'expérimentation inattendu : partir « à la recherche du corps wagnérien ». Forte de son expérience dans l'opéra, fascinée par l'imaginaire archaïque et la puissance tragique de l'œuvre de Wagner, désireuse aussi de se confronter au principe d'unité de l'œuvre d'art total, elle conçoit quatre ateliers, chacun consacré à un des quatre épisodes du *Ring des Nibelungen*. « Danse macabre au Walhalla », d'après *Das Rheingold*, est mené avec les étudiants en art dramatique du Conservatoire de Mons ; « Paradis guerrier », d'après *Die Walküre*, se décline en deux ateliers, l'un pour acteurs, l'autre pour chanteurs, au Théâtre National ; « Seul celui qui jamais ne connut la peur », d'après *Siegfried*, est présenté par les étudiants de l'INSAS en art dramatique au **festival des Briggittines** – où cette intelligente et tonique parodie remporte un franc succès ; enfin, « Ma lance le frappera dans le dos », d'après *Götterdämmerung*, est réalisé avec les étudiants en théâtre de la Manufacture à Lausanne.

De ces expériences tous azimuts émerge en 2009 *Lapsit Exillis*, nouvel ovni : s'inspirant des légendes arthuriennes chères à Wagner, le spectacle fait évoluer, autour d'une table ronde dangereusement penchée, une petite société guerrière dans sa quête d'idéal, ses luttes de pouvoir, sa violence barbare, depuis l'essor jusqu'au déclin... Des polyphonies médiévales et une composition pour orgue accompagnent cette allégorie sombre, hypnotique, toute en tension.

Avec ce récent opus théâtral, Ingrid s'est aventurée résolument du côté obscur de l'humain et de ses idéologies meurtrières, en prenant le risque d'autres langages scéniques et musicaux. La croit-on perdue, égarée dans cette expérience ? Que non, en 2010 la voilà déjà repartie vers l'opéra, avec *La Mort au bal masqué*, une œuvre contemporaine qu'elle vient de mettre en scène à l'Operastudio de Gand. Et une nouvelle création théâtrale composite se prépare pour la rentrée : intime, ludique, plurielle, elle s'appelle *Raphaël, les sirènes et le poulet*. Tout un programme...

Isabelle Dumont
avril 2010